

## Entretiens familiaux, Partie historique<sup>1</sup>

### Discours pour le centième anniversaire de M. Vatelot, Fondateur de la Congrégation

Et si aliis non sum Apostolus, sed tamen vobis sum, nam signaculum apostolatûs mei vos estis.

« Quand même je ne serais point Apôtre pour les autres, je le suis néanmoins à votre égard, car vous êtes vous-mêmes le sceau de mon apostolat. » 1re Ép. de St Paul aux Co. c. 9.

Le premier qui prêche et établit la foi dans un pays, est nommé l'Apôtre de cette contrée, parce qu'il est le fondateur du règne de J.-C. et de son Église en ces lieux: de même, les hommes que Dieu a choisis dans sa divine sagesse, pour fonder une Congrégation ou un ordre religieux, sont aussi les pères, les Apôtres de ces pieuses associations, attendu qu'ils ont fait pour créer ces petites Églises, ce qu'ont fait les Apôtres pour en former de plus grandes. Ainsi, quoique ces vénérables fondateurs d'ordre, n'aient pas le glorieux titre d'Apôtre, ils en ont le caractère et la grâce par rapport à la portion choisie de la vigne qu'ils ont plantée et cultivée, et ils peuvent lui dire avec St Paul : Et si aliis non sum Apostolus, sed tamen vobis sum.

L'Apôtre, parlant à ceux qu'il avait évangélisés, ajoute : Vous êtes vous-mêmes la preuve de mon Apostolat ; en effet qu'est-ce qui prouve le mieux l'Apostolat ? sinon l'Église qui en est le fruit ? Si donc, mes Sœurs, les Églises de Corinthe, d'Éphèse, de Rome, démontraient que St Paul était envoyé de Dieu avec les grâces de l'Apostolat, les Congrégations religieuses, qui brillent dans l'Église comme les étoiles au firmament, témoignent de même de l'Apostolat des Saints qui les ont fondées. Nam signaculum apostolatûs mei vos estis. Oui, elles sont une preuve toujours vivante de l'apostolat de ceux qui les ont établies.

Le grand Apôtre continue :

« Nous n'avons pas mis notre gloire à recueillir le fruit des travaux d'autrui, personne n'avait encore planté la vigne mystique au soin de laquelle nous avons consacré notre vie ; mais nous l'avons plantée nous-mêmes ; nous en avons choisi les provins, nous les avons cultivés dans l'espérance de les voir croître de jour en jour dans la foi et dans toutes les vertus, c'est pourquoi vous êtes notre couronne et nos titres d'honneur. »

C'est ainsi, Très Chères Filles, que peut, et que semble vous parler avec l'Apôtre, du haut du Ciel, votre fondateur, Jean Vatelot, Chanoine de la cathédrale de Toul, Promoteur du Diocèse. Ce vénérable chanoine a consacré toute sa carrière ecclésiastique à l'œuvre providentielle dont Dieu l'avait chargé ; ses talents, ses travaux, sa fortune, ses soucis et ses joies, tout était voué à cette pieuse entreprise ; c'est donc un devoir pour ses enfants de lui offrir à son anniversaire séculaire l'hommage de leur filiale reconnaissance.

Comme la vie de votre Père de sainte mémoire, mes chères Filles, est entièrement unie à votre Congrégation, on ne peut parler de l'une sans parler de l'autre; je suis donc en demeure de les unir aussi dans cette instruction; nous considérerons d'abord l'historique de la sainte vie de votre Père en Dieu; ensuite nous parlerons des bénédictions que Dieu répand sur votre pieuse association, et des vertus que doivent avoir les membres qui la composent, pour continuer le bien que son digne Fondateur s'est proposé en l'instituant.

Ô Marie, Mère des Vierges, dans ce temps de miracles, où l'Univers et surtout la France retentit du bruit de vos merveilles, où le Tout-Puissant opère par vous tant de prodiges parmi les hommes et où les hommes rendent par vous tant d'actions de grâces au Tout-Puissant, nous nous sentons pénétré de la plus vive confiance en votre protection, assistez-nous dans ce discours, renouvelez dans vos filles l'esprit de leur vocation, et rendez-les dignes de la divine mission qu'elles doivent remplir.

Ave Maria.

#### Premier point

Le dix-septième siècle est surnommé le siècle des grands hommes, des sciences et des belles actions ; et en effet, il comptait des grands hommes sur le trône, dans l'église, dans l'armée, la magistrature et dans tous les genres d'illustration ; les hautes études étaient florissantes dans les collèges et dans plusieurs monastères. Durant ce siècle et le suivant, la France foisonnait de célébrités, fameuses dans toute l'Europe ; cependant l'histoire et la tradition de cette époque nous apprennent que l'instruction du peuple était alors très négligée, que les enfants pauvres des villes, aussi bien que ceux des campagnes, surtout les filles étaient privées du bienfait de l'instruction.

<sup>1</sup> Entretiens familiaux pages 266-274

Nous regrettons de ne voir nulle part les universités de France faire quelques sacrifices, quelques efforts pour fonder des écoles primaires en faveur des enfants du peuple, les fondations de cette époque, s'il y en a, nous sont inconnues. Nous serions heureux, si nous pouvions mentionner un plus grand nombre d'écoles, fondées par ces grandes abbayes, qui étaient richement dotées pour nourrir et évangéliser les pauvres ; mais à peine peut-on en citer quelques-unes; ces deux omissions ont fait manquer un bien immense et ont laissé naître des maux innombrables. Si nous pouvions lire dans les décrets de Dieu, nous y verrions peut-être que cette faute a contribué grandement à la ruine des maisons religieuses et à la chute des trônes et des potentats.

Tandis que les grands dépositaires des sciences et de la fortune oubliaient ainsi l'instruction de la classe indigente, Dieu, dont la providence pourvoit aux besoins de tous, ne manqua point à ses promesses ; il suscita des âmes d'élite pour faire élever ses enfants pauvres, par des religieux et des religieuses selon son cœur.

La ville de Reims vit naître en 1650 [lire : 1651] le saint fondateur des Frères de la Doctrine chrétienne, dont les pieux instituteurs donnent aujourd'hui l'éducation gratuite à plus de 180.000 enfants ; d'autres associations de ce genre se sont encore formées depuis.

Le B. Pierre Fourier de Mattaincourt avait un peu auparavant fondé l'institution de Notre-Dame, dont les religieuses sont chargées de faire l'école aux jeunes filles.

Mais comme ces respectables religieuses, ainsi que celles de Saint Vincent de Paul, sont obligées par leur règle de vivre en communauté, elles ne pouvaient aller instruire les enfants des campagnes, vu qu'il est peu de communes rurales qui puissent pourvoir à l'entretien de plusieurs institutrices. Il restait donc une lacune d'autant plus pénible, que c'étaient précisément les plus indigents qui se trouvaient les plus délaissés.

Le Père céleste ne vit point ce déplorable dénuement sans y remédier. Tandis que les grands du monde n'obtiennent parfois, avec de grands moyens, que de faibles résultats ; Dieu, au contraire, se sert souvent de ce qu'il y a de plus faible aux yeux des hommes, pour produire des effets merveilleux ; c'est ce qu'il fit en cette circonstance dans la personne de votre religieux Fondateur.

Né à Bruley, d'une famille honorable, Jean-Baptiste Vatelot fit son séminaire à Toul, sous le pontificat de Monseigneur Henry Thiard de Bissy, et fut promu à la prêtrise avant l'année 1700. Ce pieux lévite parut, dès l'entrée de sa carrière sacerdotale, animé de l'esprit de Dieu et doué de l'intelligence des bonnes œuvres qui convenaient à son temps. Les premières fonctions dont il fut chargé le mirent en rapport avec les malheureux. Vicaire-sacristain de la cathédrale, il ne tarda pas à remarquer le manque d'instruction dans la jeunesse et le dénuement de tout dans les pauvres malades. À la vue de la misère de ceux-ci et de l'ignorance des petits et des grands, les entrailles du jeune Vatelot s'émurent ; son cœur généreux s'enflamma d'un saint zèle, et il résolut de donner aux enfants le bienfait de l'instruction chrétienne, et aux malades les soins, les consolations de la charité religieuse.

Dans ce dessein, le pieux vicaire établit, pour l'instruction des garçons, une mère-école, où il formait à renseignement des instituteurs qu'il plaçait ensuite sous l'autorité des Évêques de Toul, en sa qualité d'écolâtre du diocèse; mais cette branche de son institution ne lui a pas survécu longtemps, soit parce qu'après la mort du maître, il ne se trouva pas dans ses successeurs les moyens de conserver cette œuvre, soit parce qu'alors il fut donné au règne du mal de détruire les œuvres utiles, que les Saints avaient fondées pour le bonheur et le salut du genre humain. Hélas, que de maux les erreurs des hommes ne répandent-elles pas sur les nations ! et de combien de faveurs les peuples ne se privent-ils pas en accueillant les mensonges des ennemis de Dieu ! La vérité, on la laisse avec mépris et on l'oublie ; l'imposture, on l'écoute et on la reçoit avec passion : alors tous les désordres, cachés sous son manteau, entrent avec elle chez les malheureux qui en ont été séduits.

Notre pieux Fondateur entreprit une autre œuvre, ce fut l'instruction des filles et le soin des malades, et cette œuvre eut un succès plus vaste et plus durable que la première. Vers l'an 1700, ce prêtre zélé réunit ses trois sœurs avec quelques autres filles vertueuses et en fit les premiers éléments de son association. J'aime à remarquer qu'il fut aidé dans son entreprise par la générosité des dames de Toul ; et, en effet, quelle bonne œuvre pourrait se faire en France, sans la coopération de nos Dames de charité !

Bientôt l'on vit, comme toujours, dans les œuvres de Dieu, la Religion offrir son concours à cet institut naissant ; comme une bonne nourrice, elle veilla sur son berceau, l'entoura de soins, et pourvut à tout ce qui lui était nécessaire. Elle inspirait la vocation aux postulantes, chargeait ses disciples de fonder des écoles et d'y envoyer leurs enfants. Les Évêques de Toul en établissaient dans différents lieux ; le Chapitre de la Cathédrale, excité par cet illustre exemple, en fondait dans d'autres paroisses. Ici, le Curé se mettait

en frais pour bâtir la maison et doter l'école d'un revenu convenable ; ailleurs, plusieurs habitants se cotisaient pour procurer aux jeunes filles de la commune le même bienfait de l'instruction chrétienne.

Vers l'an 1719, M. Vatelot, qui devint supérieur, voyant que sa modeste institution rendait de vrais services aux familles, voulut organiser l'ordre de la discipline et la méthode d'enseignement de ses filles. Afin de former leur conduite religieuse, il prit pour modèle les Sœurs de Saint Vincent de Paul : simplicité, désintéressement, vie commune, soumission parfaite, charité sans bornes et dévouement à tous les besoins des indigents, telles sont les vertus qui constituent la règle primordiale de la Congrégation dont il est Fondateur. Mais il avait une spécialité à remplir, c'était de faire un pas de plus que ses devanciers, c'est-à-dire d'avoir assez de confiance en Dieu et dans la vertu de ses filles pour oser les mettre seules dans des paroisses pauvres qui n'avaient pas le moyen d'en entretenir plusieurs. Ni Saint Vincent, si bon juge et si zélé ; ni Saint Pierre Fourier, si ami de l'enfance ; ni le Bienheureux de La Salle, même pour ses frères, n'avaient osé franchir cette barrière ; tous les fondateurs de maisons religieuses avaient jusqu'alors cru indispensable d'interdire aux religieuses toute résidence isolée. On ne connaît guère d'exception à cette règle, qui subsiste encore aujourd'hui chez la plupart des nations.

Pour se mettre au-dessus de cette opinion si ancienne et si respectable, il fallait à M. Vatelot une sagesse, une confiance en Dieu qui tint de l'inspiration ; cependant il a eu cette confiance, il s'est élevé au-dessus de cette crainte commune, et, malgré la faiblesse humaine, il a réussi. Le bien que font ses filles, placées seules, et l'exemple donné à d'autres fondateurs qui ont suivi la même marche avec succès, doivent environner sa mémoire d'une gloire immortelle et lui mériter la reconnaissance de tous les habitants des communes qui ne peuvent se procurer qu'une seule institutrice.

Quant à la méthode d'enseignement que M. Vatelot remit entre les mains de ses pieuses filles, elle n'embrasse pas, il est vrai, autant de branches d'enseignement que les programmes académiques d'aujourd'hui ; on négligeait alors quelques connaissances dont on ignorait l'utilité pour des jeunes villageoises. Mais, pour me servir du langage de l'Apôtre, maintenant l'on est plus sage ; alors on était faible, aujourd'hui l'on est fort. On trouve qu'il faut, dans tous les membres de la Société, égalité d'instruction et de condition. Est-ce un progrès ? L'avenir nous donnera la réponse. En dédommagement de cette omission, la méthode de M. Vatelot renferme des règles pédagogiques très sages pour tout ce qui constitue l'instruction élémentaire et l'éducation chrétienne de la jeunesse : les vérités de la foi, les devoirs du chrétien, les exercices de la piété, les vertus morales y occupent le premier rang. Il se trouve de nos jours certains personnages qui proclament je ne sais quelle incompatibilité entre ces principes de foi surnaturelle et l'enseignement primaire, et qui osent en conclure que l'instruction morale et religieuse n'est point du ressort de l'instruction élémentaire ; ils oublient, ces insensés, que cette première instruction est pour le corps social et pour le moral des individus ce que la première nourriture est pour le corps humain dans son enfance ; si elle est bonne, cette nourriture, elle vivifie, ranime et fait croître ; mais au contraire, si le suc nourricier en est ôté ou corrompu, elle ne peut plus que nuire. Or, la substance nutritive de l'instruction, c'est la foi religieuse et surnaturelle. Aussi le cours pédagogique de M. Vatelot unit toujours et en tout l'éducation chrétienne à l'enseignement primaire, comme en étant la substance, la vie et la vertu ; aussi, par une faveur spéciale, Dieu bénit cette méthode de telle sorte, qu'il en fait rejaillir sur les Sœurs qui la suivent un don précieux, un talent particulier dans l'art d'enseigner et d'élever la jeunesse.

Vers l'an 1740, notre pieux Supérieur eut à souffrir de grands maux ; il perdit sa fortune dans des affaires contentieuses, mais son courage ne fit que grandir. Les Ducs de Lorraine venaient de finir leur règne paternel ; les guerres d'Allemagne et des inondations extraordinaires désolèrent notre pays, le couvrirent de ruines et de misères. La population lorraine en fut tellement diminuée, que les bras manquaient à l'agriculture, et qu'il ne restait pour les ouvrages agricoles que les enfants et les vieillards.

Ces fléaux, qui couvraient la province de lamentables dévastations, n'épargnaient pas les humbles écoles de M. Vatelot. Tout le monde avait à souffrir, il se voyait presque seul pour soutenir son institut, il y consacra le reste de son patrimoine et toute la vigueur que Dieu lui avait donnée pour les affaires ; mais quoique ce soit dans l'adversité qu'on reconnaît l'homme courageux, ces calamités publiques, les soins de tout genre qui l'accablaient, son âge avancé et la sensibilité de son âme ébranlèrent sa constitution : les quatre ou cinq ans qu'il vécut encore ne lui offrirent plus que des jours de douleur : il fit son testament de la manière la plus chrétienne et mourut vers l'Assomption [15 août], en 1748.

L'humilité profonde de votre Père d'heureuse mémoire, nous a privés de renseignements sur sa vie ; mais ses œuvres parlent après sa mort, et si les historiens ont manqué de publier ses vertus, elles vivent toujours dans ses filles et elles se conservent et se publient d'elles-mêmes. La meilleure notice d'un Saint, c'est la perpétuité et l'accroissement continu du bien qu'il a fait et des institutions salutaires qu'il a fondées.

C'est ce que nous avons à considérer dans la seconde réflexion.

## Deuxième point

La plus grande gloire d'une corporation religieuse, c'est d'être bénie de Dieu et des hommes, et sa plus belle prospérité, c'est de se rendre utile à l'Église : or, donner à la jeunesse une éducation sainte et porter aux malades les consolations de la piété avec les soins corporels, c'est, sans contredit, un moyen très digne et bien efficace d'être utile à l'Église et d'être béni au ciel et sur la terre. Je trouve tous ces avantages dans l'état actuel de la Congrégation des Sœurs de la Doctrine chrétienne, fondée par M. Vatelot.

Dieu se plaît à les bénir par des grâces extraordinaires ; le nombre des vocations s'accroît, les écoles prospèrent, les établissements se multiplient, jusque dans les pays étrangers ; les enfants qui les fréquentent aiment l'étude, sont dévouées à leur maîtresse, et se font admirer par leurs progrès dans l'instruction et dans la vertu. À ces faveurs divines, se joignent les bénédictions des familles, qui se trouvent heureuses de pouvoir confier l'éducation de leurs enfants à des maîtresses si dévouées à toutes les vertus de leur sainte vocation.

Remarquons cependant, mes Sœurs, que ces bénédictions de Dieu et des hommes ne sont que pour les Religieuses qui ont véritablement l'esprit de leur état, et qui donnent le bon exemple en remplissant leurs fonctions ; car ce n'est que par ce moyen qu'elles se rendent utiles à l'Église et à la Société.

Pour servir l'Église de Dieu et la Société, vous savez, chères Filles, que vous n'êtes pas libres de suivre votre goût ; mais vous devez vous conformer à l'esprit de la Congrégation, qui est celui de la règle donnée par votre Fondateur. Or, le premier caractère de ce pieux règlement, c'est l'abnégation de vous-mêmes pour vous vouer à l'utilité des autres.

En effet, qu'avez-vous reçu du Maître ? Est-ce la vaine gloire, le bien-être, les folles joies du monde ? Non, sans doute ; lui-même n'en a pas voulu : que vous a-t-il donc transmis ? C'est ce qui est à lui, ce qu'il avait lui-même, ce qu'il a préféré à tout le reste. Voyez le Fils de Dieu, vivant comme vous au milieu du peuple ; il n'avait ni richesses, ni honneurs, ni plaisirs ; au contraire, il est venu s'abaisser, souffrir, enseigner les pauvres, guérir les malades, attendre à la pénitence les indociles, et répandre ses biens sur ceux qui ne lui faisaient que du mal. Vous savez, chères Filles, que le disciple n'est pas au-dessus de son maître, et que votre participation au ministère de Jésus-Christ ne saurait être un ministère de domination, tandis que celui du Sauveur est une immolation de lui-même au service des autres.

Un autre caractère que votre Père, d'illustre mémoire, a donné à vos saintes règles, c'est la compassion et l'humilité. Quand vous entendez Jésus-Christ s'écrier : Vous tous qui souffrez, venez à moi, et je vous soulagerai ; vous ne pouvez pas vous soustraire à la souffrance ni aux gémissements d'autrui. Quand vous l'entendez-vous dire : Apprenez de moi, que je suis doux et humble de cœur ; pourriez-vous prendre un air de hauteur et de dureté ? Et lorsqu'il vous dit qu'il est le frère des pauvres, le père des petits et des humbles, comment oseriez-vous vous croire ses sœurs et ses disciples si vous ne devenez vous-mêmes pauvres, petites, humbles pour l'amour de lui ?

Oui, oui, mes Sœurs, si vous voulez recevoir les bénédictions du ciel et de la terre, imitez le maître ; abaissez-vous comme lui, dévouez-vous, faites-vous esclaves de tous, pour les gagner tous au Seigneur. Descendez, descendez de la hauteur de l'amour-propre, prenez la dernière place, afin que le maître de la maison puisse vous dire ensuite : Mon ami, montez plus haut : qui donc peut remonter, dit l'Écriture, sinon celui qui est descendu ?

Un troisième précepte que vous trouvez dans votre règlement, c'est celui de la charité maternelle à l'égard des enfants.

Ô heureuse condescendance d'une mère, qui se fait petite et enfant pour se proportionner aux âmes qui manquent de force ! L'Apôtre disait de lui-même : Qui s'affaiblit, sans que je m'affaiblisse avec lui ? Ô loin de vous, mes Sœurs, tout cœur rétréci ! Élargissez, élargissez vos entrailles. Vous ne savez rien en éducation, si vous ne savez que montrer la lettre des régies, reprendre et corriger. Soyez des mères ; souffrez, quand il le faut, les douleurs et les angoisses qui sont inévitables pour former Jésus-Christ dans les cœurs de vos élèves. Nous avons été au milieu de vous, écrivait saint Paul aux fidèles de Thessalonique, comme une mère qui caresse ses enfants. Sachez donc attendre et reprendre avec une patience inaltérable. Vos services envers l'Église et la Société ne sont pas, mes Sœurs, des services matériels qui s'exécutent comme les œuvres mercenaires, par les forces physiques ; mais ce sont des offices de persuasion, de charité et de religion ; or, la persuasion ne gagne l'esprit qu'en l'aimant ; la charité ne tourne les cœurs vers Dieu qu'en y insinuant l'amour de Dieu ; et la Religion ne lie, n'attache les âmes à la vertu qu'en la leur faisant chérir. Pour faire aimer, il faut entrer au fond des cœurs, il faut en remuer les ressorts, et attirer au bien par dilection, de telle sorte que la personne qu'on y amène, se sente y venir de plein gré et par attrait.

Aussi, écoutez le Sauveur, dont vous partagez le ministère : Mon règne, dit-il, est au-dedans de vous. Et comment ? C'est qu'il est un règne d'amour, et c'est ce qui agit le plus intimement dans les âmes. Vous me permettrez de m'arrêter un instant sur cette vertu ; car, d'après la nature de votre institut et les intentions de votre honorable fondateur, elle doit être le grand ressort de toute la conduite d'une Sœur de la Doctrine chrétienne.

Jésus-Christ, en fait de satisfaction, ne veut rien faire par contrainte ; il fait tout par persuasion, dit saint Augustin. De même la charité n'agit sur le cœur que par affection ; et personne n'aime que lorsqu'il lui plaît d'aimer. Quoique la dilection soit le plus simple et le plus efficace de tous les moyens, ainsi que le plus doux et le plus naturel, il n'est cependant pas le premier qui s'offre à l'esprit, et c'est un grand mal ; il semble qu'il soit plus facile de reprendre que de persuader, plus court de punir que d'instruire, et plus commode d'humilier ceux qui résistent que de s'humilier soi-même pour leur apprendre à obéir. Dès que l'on trouve quelque mécompte dans les âmes, on est plus porté à dire au Seigneur : *Voulez-vous que le feu du ciel les consume*, que de lui dire : *Apprenez-moi, Seigneur, ce que signifie cette parole : Je suis venu appeler, non les justes, mais les pécheurs*. Aussi Jésus répond : *Vous ne savez de quel esprit vous êtes*.

La correction est aussi une de vos attributions, c'est un remède nécessaire en certains cas. Mais les meilleurs auteurs regardent avec raison ce remède comme ces médicaments où il entre du poison et qu'on n'applique qu'à l'extrémité et avec toutes les précautions possibles. Car reconnaissez-le ; une correction humilie, froisse plus ou moins l'orgueil, et laisse au fond du cœur un ulcère secret, qui s'envenime facilement. Une bonne mère, comme le Bon Pasteur, préfère une douce insinuation, la patience, la prière, les soins maternels. Ces remèdes seront peut-être moins prompts ; mais ils seront d'un meilleur usage. Soyez toujours bien persuadées que le grand art d'élever les enfants, c'est de s'en faire aimer pour leur faire aimer Dieu, et de gagner la confiance pour parvenir à la persuasion. Voyez saint Paul voulant obtenir une chose des fidèles : Je vous en supplie, leur dit-il, par la douceur et la modestie de Jésus-Christ.

La prudence qui proportionne les moyens à la portée de l'enfance vous est aussi très recommandée.

La mère sage n'attend pas qu'elle ait tout obtenu pour se montrer contente; elle évite aussi de laisser voir, dès le début, tout ce qu'elle demandera dans la suite; elle craindrait de mettre son affection à un trop haut prix, et le courage de ses enfants à une trop forte épreuve; mais elle commence par sonder leurs cœurs, et ne leur propose les vertus qu'à mesure qu'elle trouve leur volonté préparée à les recevoir: elle ne fait qu'un pas à la fois, et, si elle remarque une résistance trop raide, elle aime mieux reculer un peu, que d'éteindre leur confiance encore faible; elle se dit avec Jésus: J'aurais beaucoup de choses à proposer à mes enfants, mais elles ne peuvent pas encore les porter maintenant; nous y songerons plus tard. Quant au mal à corriger, cette mère prudente désire bien ardemment de l'extirper sans réserve ; mais elle se rappelle cette parole évangélique : Dès qu'il est à craindre qu'on n'arrache le bon grain avec l'ivraie, il vaut mieux laisser celle-ci jusqu'à la moisson ; et elle pense, comme saint Augustin, que, pour bien traiter une maladie, il faut en souffrir la lenteur, et pour guérir un abcès, il faut en tolérer les premières éruptions. Dans ce travail si délicat, il importe beaucoup, mes Sœurs, de conserver votre âme paisible et tranquille, dans la pensée que vous ne pouvez jamais mieux faire que d'imiter Dieu, dont la miséricorde s'élève au-dessus du jugement. Ne craignez pas de tomber dans la mollesse ni d'y laisser vos élèves, quand votre mansuétude a pour principe la charité, et pour fin le salut des âmes que vous cultivez; tant que votre intention sera pure et sainte, vous conduirez à Dieu tout ce qui s'affectionnera à vous; vous serez l'échelle mystique dont le pied est sur la terre et le sommet touche au ciel: pour y monter, il faut bien qu'on s'y appuie; mais en la suivant, l'on arrivera tôt ou tard au séjour des vertus et dans le royaume des Saints. C'est ainsi, mes chères Filles, qu'en aimant vos élèves, vous les délivrerez du mal, vous les formerez au bien, vous les rendrez dignes de leurs parents, utiles à la Société, édifiantes dans l'Église, chères au cœur de Dieu et de leur Pasteur, et vous en recevrez déjà dès cette vie le centuple promis par le Maître; ce sera de vous sanctifier vous-mêmes en sanctifiant les autres, d'être heureuses, en contribuant au bonheur d'autrui, et d'entendre vous bénir le peuple que vous aurez béni vous-mêmes.

Il nous reste à vous tracer en peu de mots la marche qu'il vous convient de suivre, dans les circonstances actuelles, pour continuer de bien remplir les intentions de votre pieux fondateur et la mission qui vous est donnée d'en haut.

### **Troisième point**

Jusqu'à présent, mes Sœurs, je n'en ai à dire que les belles actions de votre Père en Dieu, les bons moyens qu'il vous a donnés d'opérer le bien qui est la fin de son institut. Maintenant mon sujet me conduit par la force des choses présentes à vous montrer l'avenir et à vous indiquer les vertus particulières qui vous sont nécessaires pour glorifier Dieu comme vos Sœurs l'ont glorifié avant vous. Pour m'acquitter de cette tâche,

je me suis prosterné devant le Seigneur, je me suis mis en union de prières avec vos saints fondateurs, le vénérable M. Vatelot, Monseigneur de Bégon, illustre Évêque de Toul, le pieux et saint de Manessy et le respectable M. Chaput, restaurateur de la Congrégation; j'ai prié aussi avec toutes vos Sœurs mortes dans un état de sainteté; je les ai priées de s'unir à nos saintes patronnes, la sainte Vierge Marie, sainte Anne et sainte Thérèse, pour offrir au trône de Dieu nos besoins présents, et demander avec nous les grâces spéciales que les temps actuels rendent nécessaires; pour nous qui sommes commis à votre direction, la lumière et le bon esprit du Père céleste, et pour toutes nos Sœurs l'amour de Dieu et la docilité du cœur aux attraits de sa grâce.

Dans ces jours de licence, où il semble que toute chair s'élève contre Dieu et ses lois, en disant : Non serviam, je ne me soumettrai pas, il est difficile de faire aimer le joug du Seigneur, quelque soin que l'on prenne pour le rendre agréable : s'il s'agit de faire du mal ou de laisser le bien, il suffit de flatter les passions de l'aveugle multitude, et de savoir la tromper, pour en être applaudi. Mais, dès qu'on veut faire le bien et réprimer le mal, il faut contredire les passions d'autrui, résister au torrent de la coutume et vivre autrement que les pécheurs ; alors il n'est pas rare de voir cette conduite en butte à la contradiction. Le désordre, par la coutume, prend l'apparence d'une loi, et la personne qui vit autrement que les autres inquiète les esprits des mondains par une espèce de nouveauté. Mais que cette lutte ne vous décourage pas : plus vous serez distinguées des pécheurs par votre saint état, plus aussi vous devrez l'être par la sainteté de votre vie. Ici que le monde vous fasse souffrir, et là qu'il vous comble de ses louanges, il vous faudra également lutter contre ses éloges et ses clameurs.

Regardez Dieu, chères Filles, pensez que c'est pour lui que vous travaillez : que votre travail soit contredit ou loué, ne vous en mettez pas en peine. Vous avez quitté le monde ; vous n'êtes plus du monde ; mais, au milieu du monde, vous êtes à Dieu seul ; vous lui êtes consacrées et il est votre héritage à jamais. Si vous sentez parfois votre cœur défaillir en voyant la fausse paix des méchants, souvenez-vous que tous les saints ont bu dans ce calice du Maître : comme la fidélité à observer votre règlement fait connaître que vous êtes séparées du monde et consacrées à Dieu, il faut qu'en vivant au milieu du monde vous paraissiez si fidèles à vos saintes règles, que les hommes, en voyant vos œuvres, en glorifient votre Père céleste. N'oubliez pas que l'esprit de votre règlement vous impose le devoir de respecter vos Pasteurs, de supporter les faibles, d'être promptes à observer vous-mêmes tous les égards envers tout le monde, et timides à en exiger des autres ; et quoiqu'il soit nécessaire de tenir à l'un et à l'autre de ces deux points, il vous est toujours plus avantageux de servir vos sœurs et vos élèves que de vous en faire servir. Soyez donc vous-mêmes d'une exactitude parfaite, et d'une indulgence vraiment fraternelle ; car l'exactitude c'est l'ordre, la justice, que vous devez observer en toute chose, et l'indulgence, c'est la miséricorde, le support que le Seigneur vous prescrit envers le prochain.

En considérant les qualités requises pour être une bonne religieuse et les difficultés de notre époque dans l'éducation de la jeunesse, plusieurs diront peut-être avec les apôtres : Seigneur, s'il en est ainsi d'une maîtresse envers ses élèves, et s'il faut pour former en elles le nouvel homme n'avoir plus rien du vieil homme, n'est-il pas plus avantageux de ne point aspirer à un tel office ? Oui, sans doute, il faut s'être dépouillé du vieil homme, pour vivre en religion, et pour élever la jeunesse : Mais Dieu est généreux envers tous ceux qui l'invoquent. Personne d'ailleurs ne se présente de soi-même, quiconque vient à Jésus est attiré par le Père et élu par le Fils ; et ce n'est qu'après que l'Époux vous a demandé comme à St Pierre : m'aimez-vous ? qu'il vous dit : Paissez mes agneaux. Et n'ayez pas peur, celui qui vous demande cette grande charité c'est lui-même qui la donne. Nul n'en est privé, que celui qui n'en veut pas ; Dieu seul, sans doute, donne aux âmes la vie spirituelle ; mais il la leur communique par d'autres âmes animées de son esprit. Il dit à Paul : allez trouver Ananie et il vous dira ce que vous devez faire ; et à Corneille : Envoyez chercher Pierre, il vous instruira et vous donnera le Saint-Esprit. Oui, mes Sœurs, la vie vient de Dieu, et non des hommes. Il faut donc gagner des âmes à Dieu. Les puissances de la terre avec leur multitude d'agents et de fonctionnaires ne pourront jamais gagner une âme à la religion, ni donner à une âme la vie divine : et vous, chaque jour, vous ferez ce double miracle, en communiquant à vos élèves le feu sacré qui brûle dans votre cœur. Ô bien infini, ô amour de mon Dieu, il ne faut qu'un désir pour vous posséder ! Et vous êtes ce trésor qui comble tous les vœux : ô amour, vous donnez tout à qui vous accepte, et vous vous donnez vous-même à ceux qui vous demandent ; priez donc, mes Sœurs, sans interruption, afin que le Dieu de charité vous consume toutes dans l'unité de son saint amour.

Priez pour vous, mes Sœurs; car Dieu a tout promis à la prière; mais priez aussi pour les autres; si vous avez de vos élèves, qui ne soient pas encore disposées à recevoir les opérations de la grâce, si leurs parents ont encore le cœur fermé à la parole de Dieu; parlez à Dieu en leur faveur, puisque vous n'osez encore leur parler de Dieu; soyez comme Moïse, l'ami de Dieu, demeurez quelque temps loin de la foule, pour

converser avec le Seigneur; revenez ensuite vers vos enfants, ayant le visage tout lumineux des rayons célestes de la grâce, que cet ineffable entretien de l'oraison aura répandus sur votre personne. Oui, mes Sœurs, pour être la lumière, la force, l'ardeur de vos élèves, il faut que vos âmes deviennent dans l'oraison, lumineuses, fortes et ardentes. Ô esprit de prières, qui formez les Apôtres, et qui changez la face de la terre, reposez-vous sur nous ; venez nous embraser, nous apprendre à prier, et priez en nous. Ô don de piété et d'amour, vivez en nous, de cette vie intérieure qui est cachée dans le cœur de Jésus ; demeurez dans nos âmes, donnez-leur de vous aimer et de goûter combien le Seigneur est doux.

//274L'oubli de vous-mêmes, mes Sœurs, et le dévouement pour le prochain, voilà pour aujourd'hui et demain, comme pour hier, voilà le grand moyen de succès, dans votre perfection et dans l'éducation de l'enfance. Au lieu que les Sœurs qui reçoivent l'habit de la religion, sans se donner à Dieu, sont pour l'état religieux de rudes fardeaux, et non des appuis. Dès qu'elles ne se renoncent pas pour se vouer à l'utilité de leurs élèves, elles deviennent, selon l'écriture, charnelles, égoïstes et asservies aux affections de familles par les liens de la chair et du sang : alors les règles pleurent, le règlement gémit, la modestie religieuse disparaît, et l'édification publique meurt chaque jour. L'exemple d'une Sœur trop libre répand la contagion autour d'elle, et quelquefois, pour comble de malheur, elle plaît, parce qu'elle est vaine. Ô travers de l'esprit humain ! elle est, sous la bure, l'ennemi de la croix de J.-C. et de la piété chrétienne ; ô aveuglement aussi funeste de ceux qui lui applaudissent ; ils honorent leurs passions sous l'habit religieux, et s'autorisent des faiblesses qu'ils protègent pour se tranquilliser dans leurs désordres.

Au contraire, les Sœurs qui sont mortifiées, régulières, pénitentes, et dépouillées du vieil homme, édifient les fidèles, font aimer la vertu, réjouissent l'Église et glorifient le Seigneur.

Une autre erreur en vogue, c'est que chacun, ayant plus de confiance en soi-même qu'en tout autre, et voyant mieux ses propres idées que les raisons d'autrui, se croit un juge suprême pour juger tout le monde, inférieurs, égaux, supérieurs ; personne n'est exempt de cette inquisition qui ne doute de rien. Souvenez-vous, mes Sœurs, que ni les rebelles à la loi, ni les indociles, ni les murmureurs, ni les présomptueux, ni les superbes ne sauraient plaire au Seigneur. Abstenez-vous de juger, ne remarquez point les imperfections d'autrui ; recevez de bon gré les avis de la charité, soumettez-vous-y volontiers, et que jamais les traits de votre visage ne disent à la personne qui vous avertit qu'elle vous a contristée et que votre cœur en souffre. Mais la marque d'une belle âme, d'un grand cœur, d'un bon esprit c'est de vouloir être averti, et d'accueillir les conseils, même les remontrances, et cela de si bonne grâce, que la personne qui les donne se trouve parfaitement à son aise avec celle qui les reçoit.

Ô vous qui avez fait alliance avec le roi de gloire, ayez soin de ressusciter sans cesse, selon le précepte apostolique, la grâce que vous avez reçue en échange du don que vous fîtes de votre personne au divin Époux des Vierges. Que ce grand jour règle tous les jours de votre vie, jusqu'à celui de votre mort. Soyez toujours des épouses dociles, fidèles, affectueuses et dévouées, comme vous voudrez l'avoir été, quand celui qui vous a choisies vous appellera pour vous couronner au grand jour des noces éternelles. En attendant, faites que le Seigneur Jésus soit honoré en vous, qu'il règne sur vous, et que sa sainte volonté s'accomplisse en toutes vos actions. Oh ! n'épargnez rien, pour que ce doux Sauveur, soit doux et aimable dans vos personnes ; faites qu'en vous abordant, on sente sa présence comme Élisabeth l'éprouva en approchant de Marie ; répandez autour de vous sa bonne odeur, afin que les enfants aiment à vous entendre ou plutôt aiment à entendre Jésus leur parlant en vous. Oh ! soyez leur force, leur lumière et leur joie. Ô Dieu, vous avez vous-même attiré ces Vierges ; elles sont le choix éternel de votre amour ; conservez-les dans votre grâce : portez-les dans votre cœur à travers les périls et les tentations. Ne permettez pas que la fascination des vanités mondaines, obscurcisse leur raison ; mais faites que la pure foi opère en elles l'œuvre de la foi ; afin qu'au jour où elles retourneront à vous, les enfants qu'elles auront formés, les ignorants qu'elles auront instruits, les infirmes et les pauvres qu'elles auront consolés, et l'Église de Dieu réjouie et honorée par leurs vertus, les présentent au trône de votre Fils, pour recevoir de sa main la couronne immortelle.

Amen.